

À la recherche de la géographie

Jean-Bernard Racine

Volume 11, Number 22, 1967

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/020682ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/020682ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this note

Racine, J.-B. (1967). À la recherche de la géographie. *Cahiers de géographie du Québec*, 11(22), 63–78. <https://doi.org/10.7202/020682ar>

NOTES

À la recherche de la géographie *

Quelle que soit la discipline envisagée, recherche scientifique et réflexion épistémologique sont étroitement liées, progressent l'une par l'autre, le plus souvent suivant deux évolutions déphasées, l'une par rapport à l'autre. À la limite, et tout particulièrement en géographie, les rapports qu'entretiennent la recherche scientifique et la réflexion épistémologique sont d'essence dialectique.

C'est ainsi qu'après un demi-siècle d'une admirable production qui fit école, au moment même où tant de travaux considérables, sur le plan de la recherche originale comme sur celui des efforts de synthèse et de classement, font la preuve par l'évidence de leur solidité, de leur spécificité et de leur utilité, toute une littérature géographique se consacre à une sorte d'examen de conscience épistémologique. Avec les années 60, les géographes, français en particulier, entrèrent dans une période de doute, de malaise, voire de « tourments ». Le domaine, l'unité, l'utilité et les méthodes de la géographie sont remis en cause.

* * *

Les questions périlleuses

Premier clivage, celui qui naît des problèmes de la définition du *caractère* et des limites du *domaine* de la géographie. On sait la définition que Vidal de la Blache donnait de l'objet de la géographie, définition qui est reprise pour introduire le volume que l'encyclopédie de la Pléiade consacre à la géographie générale : (*op. cit.*) « la répartition à la surface du globe des phénomènes physiques, biologiques et humains, les causes de cette répartition et les rapports locaux de ces phénomènes ». Suffit-il donc qu'un phénomène se déroule à la surface de la planète pour qu'il soit d'essence géographique ? L'étude de la répartition à la surface du globe des phénomènes physiques et biologiques, dépourvue de l'étude des rapports qu'entretiennent ces variations spatiales avec l'homme est-elle d'essence géographique ? Pour reprendre l'expression de M. Le Lannou, doit-on sacrifier sur l'autel de l'unité d'une seule géographie la géographie régionale anthropocentrique, « tout ce qui dans l'étude morphologique ou climatique ne contribue pas à établir et à justifier une hiérarchie d'aptitudes » ? Allons-nous accepter l'existence de deux géographies parallèles, géographie naturelle et géographie humaine, la première étant enseignée à la Faculté des sciences à l'instar de ce qui se fait dans certains pays ? Ce serait contraire à la tradition française de l'interprétation de la science géographique. Paul Claval, à la fin de son essai (*op. cit.*), semble se soumettre aux faits : « géographie naturelle et

* CLAVAL, Paul, *Essai sur l'évolution de la géographie humaine*, Paris, 1964, Les Belles Lettres, 162 pages.

GEORGE, Pierre, in *Géographie active*, P. U. F., 1964, 394 pages. (1^{re} partie : Problèmes, Doctrine et Méthode, pp. 1-41.)

GEORGE, Pierre, *Sociologie et géographie*, P. U. F., 1966, 215 pages.

ALEXANDER, John W., *Economic Geography*, Prentice-Hall, 1964, 661 pages.

Sous la direction d'André JOURNAUX, Pierre DEFFONTAINES et Mariel-J. BRUNHES-DELAMARRE, *Géographie générale*, Encyclopédie de la Pléiade, Paris 1966, 1,883 pages.

DREYFUS, Jacques, *Recherche et Aménagements urbains, Consommation*, n° 1, 1966, 118 pages.

géographie humaine ne peuvent être conduites suivant les mêmes principes : pour l'instant leurs démarches sont parallèles mais distinctes». Au-delà de cette contradiction y a-t-il une « unité de structure » (A. Cholley) née de la nature des faits que la géographie étudie ? Y a-t-il une géographie des variations spatiales des combinaisons physiques et une géographie des variations spatiales des combinaisons humaines ? Mais la spécificité du fait géographique, « qui exprime toujours une combinaison, une convergence d'éléments ou de facteurs d'ordre divers » n'assure plus la spécificité de la géographie ni de sa méthode. Dans la plupart des cas en effet, quelle que soit la discipline dont ils dépendent, les faits peuvent toujours se réclamer de cette définition. Quant à l'exclusion du champ de la recherche « tout ce qui dans la géographie naturelle ne contribue pas à donner et à justifier une hiérarchie d'aptitudes », on sait la réponse qu'a donné à cette question le professeur P. Pédelaborde, dans sa thèse sur le climat du Bassin parisien, pour ne citer que lui. Comment savoir *a priori* ce qui « contribue » ou ne « contribue pas » ? Comment exclure ce qu'on ne connaît pas ?

Le deuxième clivage aboutit lui aussi à des perspectives d'éclatement. Il est le produit naturel de « l'évolution inéluctable des sciences qui implique un raffinement rapidement croissant de leurs méthodes d'analyse. Corrélativement les moyens nécessaires pour maintenir le rythme de leur progrès croissent suivant une loi qui semble être exponentielle ». Ainsi s'exprime Jean Tricart dans sa remarquable introduction aux principes et méthodes de la géomorphologie. Au moment où la multiplication et la richesse de ses travaux scientifiques, la fécondité des directions nouvelles qu'elle suit, semblent faire de la géographie la science totale de l'espace humanisé (œkoumène), — ce qui est à la fois très précis et très vague — ambitieux et dangereux — deux écueils menacent le géographe : du fait de l'ampleur et de l'importance de son domaine, le géographe est menacé de devoir être un touche-à-tout qui ne sait rien de précis, se réfugiant dans la spécificité de son « point de vue »... Il voudra s'y refuser, mais alors le voilà également menacé de voir sa discipline éclater à la suite de l'obligation de se spécialiser devant la complexité des faits et l'affinement des méthodes d'analyse. Désarmée au moment où les techniques complémentaires dont elle a besoin prolifèrent, la géographie classique se voit éclater en autant de branches qu'il y a de phénomènes exprimant des « combinaisons spatiales et évolutives de facteurs ». La distinction n'est plus seulement entre géographie physique et géographique humaine, économique ou sociale. Elle descend au niveau phénoménal (urbain, rural), voire méthodologique (géographie spatiale et quantitative).

Comme le souligne André Journaux dans son introduction à la géographie physique,¹ « peu à peu, le contact avec les spécialistes des disciplines voisines a développé chez les géographes le goût de la précision, une recherche systématique des causes et une analyse moins subjective des formes et des mécanismes... L'expression mathématique pénètre dans le domaine descriptif. » Enrichissement plus controversé encore : la notion de modèle et la géographie théorique.

Au mal ontologique s'était superposé un mal méthodologique. Le troisième clivage naît d'un problème de perspective. La géographie sera-t-elle uniquement explicative ou cédera-t-elle à un courant utilitaire ? Observera-t-elle les contradictions ou combattera-t-elle à l'intérieur de ces contradictions au service ou au profit d'un utilisateur éventuel ?

Chacun sait les réserves suscitées par les éventuelles « compromissions utilitaires » de la géographie qui risquent de multiplier les dangers d'éclatement et de dénaturation de la géographie. P. George en particulier a souligné dès

¹ *Géographie générale, Encyclopédie de la Pléiade, op. cit.*, p. 8.

1961 ces dangers avec une force et une clairvoyance dont il faut lui être reconnaissant.² Pourtant, il ne va pas sans craindre à son tour le « divorce entre la géographie et la vie ». Pour lui, cependant, la source du conflit vient de ce que les problèmes sont mal posés, de ce que la géographie ne s'est pas assez clairement définie, en elle-même et dans ses rapports avec les autres sciences, en particulier « celles auxquelles le géographe recourt pour élaborer son image du monde et de sa dynamique ».³

C'est ce besoin de reposer les problèmes, de les situer dans leurs vraies perspectives, qui explique le considérable effort de « re-flexion » actuel, effort se traduisant par différents ouvrages, différents articles, différents manifestes qui, tous, essaient de reprendre les termes du débat et d'apporter une solution.

Si l'expression n'était à ce point galvaudée on aurait pu dire que l'ouvrage de Paul Claval⁴ venait à son heure. Mais depuis, d'autres, et non des moindres, ont essayé de répondre aux questions posées par le professeur de géographie de l'université de Besançon et, ce faisant, ont choisi entre plusieurs options.

* * *

Les réponses et les choix

Au moment même où toutes les forces devraient être consacrées à répondre aux nouveaux besoins de la géographie, les géographes paraissent donc plus ou moins stérilisés par le doute. Paul Claval a « éprouvé ce malaise comme tout autre », et son ouvrage, *Essai sur l'évolution de la géographie humaine (op. cit.)*, part de son observation. L'auteur a cherché à en faire le diagnostic. Il voit sa source dans un conflit entre deux conceptions de la géographie : « une manière de voir traditionnelle », qu'il a appelée « classique », « tournée plutôt vers le passé et la reconstruction régionale, et « une » interprétation prospective qui n'est pas encore sûre de ses voies, mais qui joue un rôle grandissant dans les recherches actuelles ».

Le conflit était-il inévitable ? En introduction, un bref aperçu historique permet déjà de poser, en s'appuyant sur quelque 140 titres différents, les principaux problèmes. Puis Paul Claval montre, dans sa première partie, *La Géographie humaine classique* (p. 35 à 105), que le conflit provient en fait des accidents de l'histoire de la pensée classique : « la géographie classique est née d'une critique incomplète, fragmentaire de la géographie déterministe. Elle n'a pas été repensée pour elle-même. »

Le premier chapitre analyse donc l'ambiance dans laquelle la géographie humaine a pris naissance : « La géographie humaine à l'époque de l'environnementalisme et du déterminisme — La conception environmentaliste de la géographie. »

Avec le « parti-pris scientiste » caractéristique de la vie intellectuelle de la plupart des pays occidentaux dans la deuxième moitié du siècle dernier, deux générations de géographes, savants issus des branches diverses du savoir humain, plus ou moins autodidactes, engendrèrent la géographie explicative, c'est-à-dire celle qui cherche à saisir des rapports de causalité, dont l'interprétation permettrait la formulation de lois de la géographie.

Plus ou moins marqués par le succès foudroyant des idées de Darwin, convaincus que la philosophie évolutionniste apportait les clés d'une explication rationnelle de l'ensemble des faits observés, et que le milieu était le grand moteur de l'évolution, ces géographes s'attachèrent à voir dans le développement varié

² GEORGE, Pierre, *Existe-t-il une géographie appliquée ?*, dans *Annales de géographie*, 1961, p. 337-346.

³ GEORGE, Pierre, *La Géographie active*, P. U. F., 1964, p. 10.

⁴ CLAVAL, Paul, *Essai sur l'évolution de la géographie humaine, op. cit.*, 1964.

et contrasté des diverses sociétés une réponse aux contraintes, suggestions et sollicitations d'un environnement déterminant.

Claval analyse ensuite tour à tour l'apport et les aléas du « possibilisme, doctrine de la géographie classique » et les solutions qu'auteurs français et étrangers ont proposés pour tout à la fois l'épurer et l'enrichir en évitant à la géographie le désastre de l'éclatement. Chaque chapitre, — c'est là une méthode chère à l'auteur⁵ — est immédiatement suivi d'une très abondante bibliographie très souvent commentée. Ainsi se termine la première partie de son ouvrage, globalement intitulée *La géographie humaine classique*. Que faut-il en retenir ?

Dans les premières années du nouveau siècle, Vidal de la Blache obligeait à reconsidérer les termes du binôme dont l'étude était l'objet de la géographie : l'homme et le milieu. « La nature permet, l'homme dispose. » La géographie devenait étude de la liberté de l'homme. La Maître français, par ses articles, ses principes, et l'illustration qu'il en donnait dans sa recherche régionale affirmait que l'élément humain faisait essentiellement partie de toute géographie, soulignait les aléas du déterminisme géographique, dénonçait les lois géographiques et les généralisations hâtives, mettait l'accent sur la nécessité des études régionales. Mais tout à la fois il posait les premiers jalons d'une réflexion sur la nature et les méthodes de la géographie. Quelques articles épistémologiques témoignent encore de l'importance de cette préoccupation.

Ses élèves purent se fonder sur le travail du Maître. On sait dans quelle brillante mesure ils suivirent ses conseils et s'attachèrent à l'étude régionale. Ils le firent cependant sans s'interroger sur la nature de leur objet d'étude, ni sur les fondements de son utilité pratique.

Toutefois, au bout de deux générations, un nouveau courant de réflexion permit de reposer certaines questions et de formuler des solutions. On avait le sentiment plus ou moins confus que malgré l'intérêt évident de certains de ses résultats, la géographie classique ne répondait pas à toutes les espérances que l'on avait placées en elle. On constatait surtout, l'impossibilité de construire une véritable géographie humaine générale. Or, c'est essentiellement dans la généralisation que réside la légitime ambition de toute science. D'où le malaise, l'insatisfaction. Deux noms dominèrent alors le débat, ceux de M. Le Lannou et de M. Cholley, débat qui s'articula autour des rapports entre les caractères de l'objet, du domaine et des méthodes de la géographie. Loin de conclure, en posant le problème de la double spécificité du phénomène géographique et de la méthode géographique, on en arriva à se heurter sur le problème de la définition même de la géographie. C'est alors qu'un nouveau partenaire entra dans le débat, le géographe « appliqué ». Les dangers d'éclatement devenaient plus virulents pour les uns, ils allaient s'estomper dans l'action pour les autres.

Rien n'était donc résolu. Mais alors, se demande Paul Claval, si l'on n'arrive pas à résoudre l'éternel problème de l'unité du domaine de la géographie, « n'était-ce pas le signe d'une faiblesse profonde », « n'était-ce point parce qu'il était mal posé ? » C'est la conclusion à laquelle étaient parvenus bon nombre d'auteurs étrangers. Claval examine donc les solutions germano-américaines et leur aboutissement dans l'épanouissement des géographies culturelles. C'est d'ailleurs à partir de la notion de paysages culturels que Max Sorre a précisé sa conception des paysages humains, telle qu'elle apparaît dans le chapitre ultime de son œuvre géographique, la dernière partie *L'Homme sur la Terre*.

Au total, cependant, quoique passionnante et de grande vertu pédagogique, « la géographie culturelle est une discipline rétrospective. Comme l'histoire classique, elle ne permet pas la prévision ». Elle ne répond donc pas à tous les espoirs que l'on pouvait mettre en la géographie. Dans un monde qui se modifie

⁵ CLAVAL, Paul, *Géographie générale des marchés*, Paris, Les Belles-Lettres, 1962.

à un rythme croissant, *la géographie fait face à de nouveaux besoins*. Paul Claval examine les problèmes qui en résultent dans sa deuxième partie (p. 105 à 145). Au départ le problème se pose ainsi : « le géographe peut-il se contenter de regarder et d'expliquer après coup ce dont il a été le témoin ? Les mondes de la connaissance et de l'action doivent-ils rester indéfiniment étrangers ? »

Une géographie volontaire et réfléchie est réclamée, nous montre Claval, par une véritable révolution de la sensibilité dont John Ruskin serait indirectement à l'origine avec sa révolte contre la civilisation urbaine née de la révolution paléo-technique. De là toute une série de rencontres : géographie et aménagement de l'espace urbain ou en cours d'urbanisation généralisée, géographies sociales ou sociologiques.

L'auteur montre alors tout particulièrement la place que les considérations sociales tiennent depuis toujours dans l'œuvre de Pierre George. Il croit cependant y discerner de sérieuses ambiguïtés, dont l'interprétation le conduit à assimiler en dernière analyse l'auteur de la *Géographie Active* à la géographie classique, à une différence près, « la philosophie qu'on se fait de l'histoire ». À côté des « géographies qui se disent sociales », « purement descriptives », la thèse de M^{lle} Rochefort illustre pour M. Claval la véritable étude de géographie sociologique. Le titre même, *Le travail en Sicile*, est « révolutionnaire : nous voilà loin de la science des lieux, non des hommes ! »

Quand on a lu les deux derniers ouvrages de M. George, on ne peut partager certaines des assimilations de M. Claval. On regrettera même quelques jugements par trop définitifs. Il est vrai que les ouvrages en question n'étaient pas publiés au moment de la rédaction de l'*Essai*, et qu'ils représentent justement un essai de dépassement des contradictions antérieures.

C'est surtout à la rencontre de la géographie et de la méthode économique que se situe l'évolution la plus rapide de la géographie. M. Claval étudie tour à tour, en en montrant les origines, la genèse, les implications et les aléas, géographie déductive, géographie théorique et théorie économique. Les géographes ont eu « la surprise de voir qu'il existait un corps de doctrines économiques qui était directement utilisable par eux ». Le chapitre que M. Claval consacre aux possibilités d'utilisation de ce corps de doctrines est cependant un peu rapide, en regard de l'importance et de la complexité des problèmes posés.⁶ L'essentiel de la bibliographie est apporté, mais il est très difficile de conclure. L'auteur signale les lacunes et les limites de cette géographie économique moderne (par exemple : « les grandes théories actuelles traitent de la distance, mais ne s'intéressent guère aux surfaces »), mais de telles lacunes « seront comblées à brève échéance ». Il montre aussi « qu'en dehors des États-Unis et de la Suède, les développements de ces nouveaux aspects de la géographie sont moins systématiques, ils n'entraînent pas de rupture avec la tradition classique qu'ils enrichissent pourtant ». L'auteur illustre ici sa thèse. Il pense entre autres aux travaux de M. Rochefort et R. Dugrand.⁷

Renonçant avec raison à reprocher des lacunes à une « géographie économique moderne qui se fait » et dont il est encore impossible de dégager les traits définitifs, M. Claval met finalement en cause les objections de méthode qu'on pourrait formuler à son égard. Elles procèdent souvent d'un faux problème, l'éternel faux problème de l'unité de la géographie. Le problème sera-t-il dépassé d'une manière dialectique, comme semble le croire Walter Isard, grâce

⁶ On lira avec plus d'intérêt la récente chronique économique de M. Claval, consacrée à la théorie des lieux centraux dans la *Revue de géographie de l'Est*, n° 1-2, 1966, p. 131-152.

⁷ ROCHEFORT, Michel, *L'organisation urbaine de l'Alsace*, Paris, 1960, Thèse lettres, 385 pages ; DUGRAND, Raymond, *Villes et campagnes en Bas-Languedoc*, Paris, 1963, Thèse lettres, 638 pages.

à la création d'une science régionale de l'espace qui se tourne « plus spécialement vers l'étude de certains aspects de la géographie humaine moderne » ?

L'auteur semble éviter de conclure, se réfugiant en dernière analyse dans l'opinion de Baulig : « Mais alors ... que restera-t-il de la géographie ? Il faut répondre : une certaine manière d'envisager les choses, un mode de pensée, une catégorie nouvelle de l'intelligence à laquelle l'esprit occidental et lui seul vient d'accéder. »

Heureusement la vraie conclusion est implicite. Tellement évidente, au fil des lignes, qu'on la retrouve parfaitement exprimée dès l'introduction, en elle-même et dans ses conséquences : « bien loin de critiquer la géographie classique, nous cherchons à montrer que la géographie est multiple et que la recherche géographique ne veut tout son sens que lorsque se combinent des méthodes différentes. Nous voulons montrer que le problème actuel de la géographie n'est pas de choisir l'une ou l'autre des deux méthodes d'appréhension des problèmes spatiaux, mais de les combiner de manière à éclairer le plus complètement possible les faits de répartition ... Dire que la géographie est une science de synthèse, n'est-ce pas dire qu'elle doit rester diverse par ses méthodes, ses buts, ses centres d'intérêt ? » Conséquence : ce n'est pas la géographie qui est menacée, « mais l'enseignement de la géographie tel qu'il est actuellement connu et le corps des géographes qui en est issu ».

* * *

Au secours de la géographie et des géographes, le professeur George a apporté récemment une considérable contribution. D'abord dans le volume qu'il consacre, aidé de trois collaborateurs, à l'étude des rapports entre « les thèmes de l'étude géographique et les thèmes de l'action pour laquelle les géographes sont amenés à offrir leur concours ». ⁸ Pour mieux situer les problèmes nés de la « prétention à l'application » qui a gagné la géographie, le professeur George dans une première partie consacrée aux Problèmes, Doctrine et Méthode, contribue à éclairer et résoudre le premier débat, celui de la définition ontologique et méthodologique de la géographie. Il souligne particulièrement le caractère de science humaine de la géographie. Mais la géographie est aussi science de l'espace. Toutefois « l'espace terrestre est objet de l'étude géographique dans la mesure où il est, sous une forme quelconque, un milieu de vie ou une source de vie, ou un indispensable passage pour accéder à un milieu de vie ou à une source de vie. » Si la géographie, science humaine, est en même temps science de l'espace, ses méthodes sont différentes de celles des sciences naturelles de l'espace. « Elle recourt à leurs méthodes, mais les adapte à ses besoins qui sont ceux de la connaissance des conséquences et des corrélations de phénomènes plus que des phénomènes eux-mêmes ».

« La géographie est aussi l'aboutissement et le prolongement de l'histoire ». C'est pourquoi l'histoire des techniques fournit la clé des modifications des rapports entre collectivités humaines et milieux. Nous soulignons à ce propos l'intérêt de la classification de Lewis Mumford (cf. *Technique et Civilisation*), reprise on le sait pour le grand public par J.-F. Gravier dans son *Paris et le Désert français*. Bien entendu « historien de l'actuel, le géographe doit poursuivre les études de l'historien en appliquant des méthodes qui lui sont propres. » Enfin, l'objet de l'application des méthodes géographiques est pour le professeur George la « connaissance de situations ». Le concept est riche et l'auteur, dialecticien traitant d'un phénomène dont la nature est justement et parfaitement de caractère dialectique, le développe avec brio.

⁸ GEORGE, P., GUGLIELMO, R., KAYSER, B. et LACOSTE, Y., *La géographie active*, P. U. F., 1964, *op. cit.*

Il conclut enfin pour une conception active et non contemplative de l'étude d'une situation. On y reviendra.

Tous les problèmes n'étaient pas réglés pour autant et par deux fois le professeur George reprend son propos à l'occasion d'études épistémologiques. D'abord sur les rapports entre Géographie et Urbanisme⁹ où la géographie est définie par le but qu'elle s'est fixé : « définir les systèmes de relations, les rapports de forces qui qualifient une situation présente à l'échelle locale ou à l'échelle régionale ». Se fondant sur les caractères éminemment dialectiques et déphasés existant entre géographie et urbanisme — comme on pourrait le faire pour ceux existant entre géographie générale, — l'auteur montrera ce que « l'application de la méthode géographique peut apporter à la connaissance du milieu sur lequel l'urbanisme est appelé à agir ». L'exposé est divisé en plusieurs thèmes successifs d'analyse des rapports de forces : l'espace, le lieu, la forme, la destination, le contenu, les réactions du bâti.

C'est sensiblement la même méthode qui préside à la toute dernière étude de P. George, consacrée (avec 225 pages de texte cette fois) aux rapports entre sociologie et géographie.¹⁰ De nouveau l'auteur s'attache à un certain nombre de cadres et de thèmes de réflexion, de rencontre, en montrant « les abords spécifiques respectifs de chacune des deux disciplines à l'égard de ces thèmes » : l'espace, le temps, le nombre, le travail, l'existence (habitat et habitation, consommation, mobilité). L'auteur consacre à chacun un chapitre puis définit dans une dernière partie le champ d'application active de la rencontre entre géographes et sociologues : l'urbanisme et l'aménagement du territoire.

Pourtant, malgré ses ouvrages antérieurs, l'auteur a dû commencer son étude par 20 pages d'introduction au sein desquelles, à nouveau, il part à la recherche de « ce que l'on entend par géographie ». La preuve est rapidement faite de la nécessité de cette nouvelle réflexion, « toute science évoluant continuellement, modifie sans cesse à la fois son champ d'action et ses méthodes ». De nouveau l'auteur souligne le caractère anthropocentrique de la géographie mais plus encore, il voit dans *l'affirmation de la primauté de l'étude des problèmes humains, la condition de l'unité de la géographie*. « La géographie, définie comme science humaine, a pour objet l'étude globale et différentielle de tout ce qui conditionne et de tout ce qui intéresse la vie des diverses collectivités humaines constituant la population du globe. » L'objet est nettement dessiné. Quant aux méthodes, P. George les voit corrélatives de la spécificité du but poursuivi : débordant la compétence des autres sciences humaines en se « définissant comme recherche de toutes les corrélations et de toutes les causalités concernant la situation actuelle et les virtualités de ces collectivités » ... la géographie a pour caractère original « l'étude de l'ajustement sur le plan horizontal des données que les autres sciences humaines examinent sur des plans verticaux. » Mais cet ajustement n'est que passer. Les « situations » sont l'expression dialectique de rapports de forces comportant « des tendances évolutives entre lesquelles, à chaque moment, il y a possibilité d'option, de décision préférentielle ». C'est pourquoi « il n'y a pas de bilan géographique et cartographique sans des études de variations, variations brutes, variations relatives et respectives dans le court terme et le moyen terme ».

Découvrir, par la comparaison des différents états de combinaisons successives, « des mouvements, des tendances et des tensions » n'est-ce pas faire œuvre prospective, active, tout en restant géographe et seulement géographe ?

On touche ici, nous le croyons, le fond de la pensée de P. George sur un problème qui est pour lui un problème essentiellement mal posé : celui de la

⁹ GEORGE, P., *Géographie et urbanisme* in *Annales de géographie*, nov.-déc., 1965, p. 641 à 660.

¹⁰ GEORGE, P., *Sociologie et géographie*, dans *Le Sociologue*, P. U. F., 1966, 225 pages.

géographie appliquée. Quels que soient les qualificatifs dont on l'affuble, cette géographie est toujours à l'ordre du jour, et ne peut d'ailleurs que l'être.

* * *

C'est ce qu'exprime Pierre Deffontaines en introduisant la partie du volume de la Pléiade consacrée à la Géographie humaine. L'auteur de *L'homme et l'hiver au Canada* y relie justement l'évolution de la géographie humaine à l'évolution du phénomène humain. Il aboutit donc logiquement à la conclusion que « la Géographie humaine sera plus que jamais à l'ordre du jour » et que « de plus en plus le géographe soucieux de ne rien perdre de ce qui est de l'homme est appelé à concentrer son attention sur l'avenir, à tracer une géographie prospective ». « Pour que la Terre n'éclate pas d'humanité, la science géographique devra donc s'accompagner d'une géographie appliquée, s'occupant des emplacements, des émigrations, des recherches de ressources et d'horizon de travail, de la conduite de toute cette énorme charavane humaine ».¹¹

Pourtant, il faudrait être aveugle ou sourd pour ne pas constater, en France tout particulièrement, le malaise né de cette « prétention à l'application ». Dans la première partie de la *Géographie active*, le professeur George voit la source de ce malaise actuel dans un conflit de deux conceptions de la géographie : une conception « contemplative » et une conception « active ». Mais il refuse de se laisser enfermer plus longtemps dans le dilemne « originel » recherche pure – recherche pratique. Il montre qu'en fonction du nouveau contexte circonstanciel, véritable « tourbillon » essentiellement caractérisé par l'extrême mobilité de situations éminemment dialectiques « l'observateur, et particulièrement le géographe, ne peut plus se contenter d'un instantané qu'il sait dépassé au moment même où il en exprime l'image. Il n'échappe pas à la préemption de ses travaux par la description du mouvement, mais en s'attachant à l'étude des mouvements, il reste dans la vie. Et, en se situant dans la vie, il s'affirme comme un partenaire valable pour ceux qui ont mission d'organiser la vie. Il est actif, son étude devient une étude active qui peut inspirer ou guider l'action. » La géographie devient « active » par la force des choses, par l'évolution de la nature des choses. Synthétique, la géographie doit l'être de par son objet comme de par sa méthode : « l'application des disciplines d'analyse n'est pas de la compétence du géographe », tandis qu'une géographie synthétique active, « la seule géographique », se définissant, comme les situations qu'elle étudie, en termes dialectiques, dynamiques et non plus statiques, débouchera effectivement sur l'application ou plutôt fécondera utilement l'action des responsables et pourra « servir de point de départ à une action volontaire d'organisation ou d'impulsion », sans qu'il en coûte un éclatement, et plus gravement, une « dénaturation » de la géographie.

La suite de l'ouvrage, après un essai de définition de la géographie dont nous avons déjà parlé, analyse alors tour à tour les rapports spécifiques entre les différents thèmes de l'étude géographique et les différents thèmes de l'action pour laquelle les géographes sont amenés à offrir leur concours : le sous-développement (Y. Lacoste), le problème agricole (P. George), l'industrie (R. Guglielmo), l'organisation de la consommation (R. Guglielmo), le développement urbain (P. George) et la région (B. Kayser et P. George). Autant de chapitres très neufs, du moins en France, dont la méditation est indispensable et qui pourront féconder utilement bien des recherches futures.

D'essence parfaitement dialectique, l'ouvrage du professeur George et de ses collaborateurs est donc un essai de dépassement de contradictions originelles.

¹¹ DEFFONTAINES, Pierre, *Géographie générale*, La Pléiade, *op. cit.*, p. 884.

La nouvelle solution s'appuie sur la nature des choses. Le débat est-il vraiment dépassé ou simplement tourné, ou infléchi ?

* * *

M. Phlipponneau le reprend dans un chapitre du volume que la Pléiade consacre à la géographie générale (*op. cit.*). On regrettera que dans la bibliographie qui accompagne un texte paraissant en 1966, l'ouvrage de P. George et de ses collaborateurs ne soit pas mentionné. Personne n'a intérêt à ce que le débat devienne opposition de monologues sans dialogue.

L'application, selon M. Phlipponneau, incarne le troisième stade du propos de la géographie : après les stades de la description et de l'explication raisonnée de caractère scientifique, l'évolution normale « conforme à celle de toutes les sciences et que ne peuvent retenir ou infléchir des manœuvres de retardement »¹² débouche sur la recherche appliquée qui se distingue de la recherche fondamentale « par le simple fait qu'elle répond à une question précise posée par un utilisateur, ou qu'elle dégage les utilisations possibles de découvertes fondamentales. »

Au fond, M. Phlipponneau oppose à une recherche fondamentale une recherche opérationnelle, opérationnelle dans la mesure où elle se fixe des objectifs. Ce ne sont pas les structures de l'ensemble qui intéressent le géographe appliqué. Ce dernier utilise ces structures, il ne les étudie pas, ce qui peut paraître non scientifique. Sans être assuré de refléter la pensée du professeur George, c'est peut-être dans cette perspective qu'il disait à propos de la géographie appliquée¹³ qu'elle « expose celui qui franchit ces limites (limites entre le présent et le futur) à quitter le rôle d'observateur des contradictions, pour prendre celui du combattant à l'intérieur de ces contradictions, à titre d'agent de l'administration ou de représentant d'une idéologie ou d'un parti. »

Pourtant, M. Phlipponneau affirme que « par ses méthodes, la géographie appliquée ne diffère pas de la géographie comme science pure », et que bien au contraire, en « retrouvant sa vocation ancienne en se mettant au service de l'action » la géographie appliquée peut sauver la géographie tout court. D'abord par les moyens financiers et les sources de documentation que cette orientation pratique lui ouvre plus facilement, mais surtout par « l'expérimentation » qu'elle permet, et parce que le « géographe qui fait des recherches appliquées établit plus aisément des ponts entre les diverses branches de la recherche... » La recherche appliquée serait en quelque sorte la garantie du prestige, de l'unité, de la valeur et de la prospérité matérielle et scientifique de la géographie.

* * *

Quoiqu'il en soit, une chose est certaine et c'est là l'élément majeur du débat. Nul chercheur ne peut aujourd'hui se contenter d'une approche purement empirique, même s'il ne prétend qu'à mettre en évidence les virtualités d'une situation en création continue, sans se piquer d'application et d'intervention à l'intérieur de la situation qu'il a définie. Sous peine de voir son effort remarqué pour sa profonde inutilité, il devra s'obliger à l'établissement de bilans, mais aussi à la mesure de tendances, à la délimitation de champs de forces et au diagnostic de rapports de forces. À l'aide d'un travail en perspective, il doit jeter les bases d'une géographie prospective.

¹² PHILIPPONNEAU, Michel, *La Géographie appliquée*, dans *Géographie générale*. Encyclopédie de la Pléiade, 1966, p. 849.

¹³ GEORGE, Pierre, *Géographie et urbanisme* dans *Annales de géographie*, 1965, art. cit.

Ce qui ne va pas tout seul. La recherche prospective achoppe sur le caractère empirique de la formation et des méthodes des géographes, des géographes français en particulier.

C'est pourquoi nous proposons à la méditation de nos lecteurs l'ouvrage du professeur Alexander, de l'université de Wisconsin,¹⁴ qui, justement, contribue à jeter un pont susceptible de combler la lacune existant entre la géographie traditionnelle et les directions nouvelles. C'était le but avoué de l'auteur. Face au conflit qui oppose les géographes, il a voulu élaborer un « traité-pont ». Remarquant que la géographie, à l'instar de la plupart des disciplines, passait par une période de transition pendant laquelle une attention croissante était donnée à la mesure quantitative et à l'usage des méthodes d'analyse statistique, il s'est de son propre aveu transformé en stratège.

Cette stratégie s'est traduite dans le plan et la structure d'ensemble du volume par une introduction progressive des nouveaux concepts et des nouvelles méthodes de la géographie afin que l'étudiant puisse les assimiler sans effort. Ce n'est que dans la dernière partie, la neuvième, consacrée à la géographie quantitative, théorique et à l'aménagement régional que l'utilisation de la méthodologie et des concepts statistiques domine entièrement le sujet.

Outre l'apport méthodologique et l'apport pédagogique, l'ouvrage d'Alexander ne manquera pas d'intéresser tous les géographes par la structure interne de l'organisation de la matière à enseigner. L'apport d'Alexander, par rapport aux ouvrages du même type, est sur ce plan assez révolutionnaire. Sur les 647 pages de texte, 65 seulement sont consacrées aux activités économiques de subsistance, que celle-ci soit extensive ou intensive. Mais quelque 400 pages traitent des activités commerciales, dont 40 pages pour l'ensemble des activités de collecte animale ou végétale, 116 pages pour la « bioculture » commerciale, 66 pour les mines, 176 pour l'activité commerciale manufacturière. Puis vient, pages 464 à 516, l'étude du support de ces activités, la circulation, le transport et le commerce proprement dit. L'avant-dernière partie (p. 516 à 588) est consacrée aux activités économiques tertiaires, considérées dans leurs types d'implantation et d'organisation spatiale. C'est l'étude des centres de service (localisation et taille), des villes (caractéristiques et réseau de relations) ; l'auteur termine alors par l'étude des variations spatiales de l'emploi, de la population (analyse quantitative puis qualitative), et de l'utilisation du sol.

La lecture de cet ouvrage constitue donc tout à la fois une première initiation aux perspectives nouvelles de la géographie et une incitation à repenser notre traditionnelle hiérarchisation des phénomènes géographiques.

* * *

De cette hiérarchisation, on en parlera sans doute beaucoup à propos de l'ouvrage que l'encyclopédie de la Pléiade vient de consacrer à la géographie générale. C'est en effet au sein d'une structure d'ensemble parfaitement satisfaisante, et même significative, au niveau de l'importance respective des différents chapitres que se situe le principal point faible de l'ouvrage. On pouvait cependant s'y attendre, car il est l'expression de toute une tradition de la géographie française.

Au total cependant l'ouvrage rendra les plus grands services par la réunion en un seul volume des éléments fondamentaux d'une véritable culture géographique, dont l'« honnête homme » du xx^e siècle ne saurait se passer. Plus qu'un livre d'information, l'ouvrage est aussi un livre de formation. C'est à une véritable « démarche de l'esprit » qu'il convie ses lecteurs, à une reconstruction du

¹⁴ ALEXANDER, John W., *Economic Geography*, Prentice Hall, 1964, 661 pages (*op. cit.*).

monde, « en l'ordonnant, en classant les phénomènes », dans une démarche qui part de l'observation de la répartition pour arriver à la compréhension des causes de la répartition.

L'ouvrage est divisé en deux grandes parties, « Géographie physique » (p. 1 à 878) et « Géographie humaine » (p. 879 à 1765) et est suivi d'un Index géographique, d'un Index des matières et d'une table analytique, au total plus de 100 pages de référence, des plus utiles. Les pages de géographie physique ont le double but « d'exposer les faits les plus connus et de brosser un cadre des paysages naturels, où se déroule l'activité humaine et économique ». Mais, comme le dit la préface, « avant d'exposer les grands traits des paysages, synthèses vivantes d'éléments climatiques, pédologiques, biogéographiques et morphologiques, il était nécessaire d'analyser *les données du problème* ». Pierre Pédelaborde, Maurice Pardé, André Journaux, François Taillefer, Henri Enjalbert et Max Derruau s'y consacrent tour à tour, traitant des données de la climatologie, de l'hydrologie fluviale, des facteurs de l'érosion, des données de la structure et du cas particulier des volcans.

« Les mécanismes étant ainsi démontés, il restait à reconstruire les *paysages* par grandes régions climatiques ». C'est à quoi se consacrent, souvent dans des perspectives assez neuves, Henri Enjalbert, François Taillefer, Jean Dresch (« les paysages tropicaux humides » et « la zone aride »). C'est alors qu'est posé, par M. Phlipponneau, le problème de l'application de la géographie (28 pages), dans les termes que nous avons dits. André Journaux, dans sa préface au volume, appuie fortement les positions défendues : « la recherche pure et la recherche appliquée n'ont pas de domaine exclusif, et le géographe peut, sans crainte, passer du laboratoire de recherche au terrain d'application, et ceci aussi bien en Géographie physique qu'en Géographie humaine ».

La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée à « cette branche de la Géographie qui s'appelle « humaine », c'est-à-dire Géographie de l'œuvre paysagiste des hommes sur la terre ». Elle s'ouvre par l'étude des « *Effectifs humains* », sous-partie qui fait le pendant de celle consacrée aux « données » en géographie physique. Signée tour à tour par L.-R. Nougier, M^{me} J. Beaujeu-Garnier, Pierre Monbeig, M. Phlipponneau, Pierre Deffontaine (« géographie du sommeil et de la nuit »), Josué de Castro et le regretté Max Sorre (« géographie sanitaire et des maladies »), l'étude des effectifs humains et de leurs problèmes est alors prolongée par celle de « *la mise en valeur de la planète et l'aménagement des paysages* ». C'est la géographie de « l'exploitation » que les hommes ont accomplie au fur et à mesure qu'ils découvraient l'existence ou l'usage des richesses naturelles ». Mais de cette exploitation sont nés de nouveaux paysages, qui sont tour à tour analysés sans que soit oubliée l'étude du rôle joué par les capitaux et les impératifs financiers, rôle analysé par Pierre Monbeig.

Mais nulle géographie humaine ni économique n'est compréhensible sans l'étude des *transports*. Ceux-ci sont tout à la fois la traduction de l'inégale répartition des richesses et la réponse donnée par les hommes au déséquilibre géographique entre les besoins et les ressources. Mais plus encore l'organisation de la circulation et des transports sous toutes ses formes, est devenue aujourd'hui l'auxiliaire indispensable de la vie économique et sociale mais aussi une puissante créatrice de vie économique et sociale. De là les nombreuses pages que le volume de la Pléiade consacre à cette géographie (155 pages), avant d'aborder enfin les éléments d'une *géographie culturelle* (géographie des lettres, géographie du loisir, géographie des religions, géographie juridique et géographie politique), mais pas au sens germano-américain.

On voit donc que par sa structure d'ensemble, l'ouvrage est un véritable manifeste, témoignant par l'évidence d'un facteur d'unité fondamental de la géographie, celui qui réside dans l'étude des faits de répartition et des causes de

cette répartition. Comme le souligne M. Phlipponneau, le géographe «replace tous les problèmes dans le complexe spatial». Le géographe a un sens aigu de l'hétérogénéité de l'espace, mais aussi un sens aigu de la multiplicité des rapports qui à un moment donné, à un endroit déterminé dans un cadre précis, «qualifient une situation». C'est vrai aussi bien lorsque le géographe étudie un espace particulier ou lorsqu'il s'attache à l'étude d'un problème, d'un phénomène. Ainsi c'est bien conscient de la spécificité du point de vue géographique que Josué de Castro pouvait écrire, dans ce même volume de *Géographie générale*, au chapitre de la «Faim»: «le problème alimentaire en effet, intéresse à la fois l'anthropologie, la biologie, la chimie, la médecine, l'économie, la sociologie et la politique. Mais chacune de ces spécialités, en traitant le problème en fonction de son domaine exclusif, tend à le déformer en insistant trop sur l'un de ses aspects, au détriment des autres. Seule la géographie est capable de nous en donner une vision complète».

Au sein même de la géographie, pourtant, l'importance relative des différents phénomènes est-elle convenablement ressentie? La place que nous accordons à l'étude des sociétés primitives, aux économies de subsistance, à l'agriculture n'est-elle pas anachronique en regard du mouvement d'urbanisation généralisée? La géographie des villes est devenue, depuis le début du siècle, l'un des premiers aspects de la géographie humaine, et, en certains pays, comme ceux de l'occident capitaliste et industriel, le premier. Le mouvement d'urbanisation ne cesse de progresser, la terre entière se couvre de villes et leur influence pénètre de plus en plus loin dans les campagnes.

Par ailleurs, la recherche régionale a réellement découvert «qu'au moment où apparaît la vie de relation, le principe de l'organisation spatiale est à chercher dans l'armature urbaine». De là l'importance que l'on accorde aujourd'hui au concept de «centralité» du noyau moteur d'où émanent les divers réseaux de forces qui se combinent ou se heurtent en parcourant un champ d'action bien précis, «l'espace fonctionnel polarisé».

L'étude de ces flux, de ces «liens organiques», de ces réseaux, qu'il faut parfaitement identifier, localiser, mesurer, hiérarchiser, et qui couvrent l'espace fonctionnel, est maintenant le point de départ d'une géographie régionale qui n'est bientôt plus qu'une géographie de l'armature urbaine, une géographie des relations entre villes et campagnes, entre villes et villes. Des travaux comme ceux de R. Dugrand ou M. Rochefort ont brillamment montré que connaître ces relations, invisibles souvent, et pouvant pourtant être à l'origine d'un paysage, c'était défaire le nœud des problèmes de l'organisation de la région, c'était mettre le doigt sur le principe fondamental de l'organisation, de la «relativisation» et de la polarisation de l'espace.

Qu'il s'agisse de critères quantitatifs, qualitatifs, normatifs, on ne peut contester la prééminence du phénomène urbain en géographie humaine. Déjà, en 1951, André Allix le soulignait: «Nous sommes là en présence d'une réalité statistique et d'une expérience quotidienne».¹⁵

Alors, pourquoi si peu de place pour la géographie des villes, ou encore des activités tertiaires, dans notre géographie? À ce sujet l'ouvrage de la Pléiade (*op. cit.*) ne manque pas de décevoir. Sur quelque 1,000 pages traitant de la géographie humaine générale, on n'a donné à M. Phlipponneau que 43 pages pour traiter des villes, tandis que les paysages et l'habitat rural dans les seuls pays tempérés retiennent 98 pages. Max Derruau les signe, c'est dire qu'en soit pas un mot n'est de trop, de même que dans les 62 pages de géographie minière et industrielle signées par Claude Prêcheur ou les 62 pages consacrées à l'énergie par M^{me} Veyret-Verner, ni même dans les 48 pages dévolues à l'étude des rapports entre géographie et télécommunications (plus que pour les villes).

¹⁵ Colloque C. N. R. S. sur les villes et campagnes, Armand Colin.

On voudra bien comprendre qu'on ait demandé aux auteurs ne pouvant s'appuyer sur une très abondante bibliographie de bien vouloir faire le point, tandis qu'un autre comme M. Phlipponneau, pouvant renvoyer à des milliers d'ouvrages, ne posait que quelques jalons. On regrettera cependant cette structure déséquilibrée dans un volume conçu pour faire date, pour figurer dans une encyclopédie et, donc, pour témoigner d'un point d'aboutissement de la géographie. On regrettera pour les mêmes raisons que les bibliographies accompagnant les divers chapitres fassent si peu cas des recherches menées en dehors de la France et de leurs résultats. Il est vrai que les anglo-saxons nous rendent bien notre indifférence, particulièrement en géographie physique. Ce n'est pourtant pas une raison, et ce n'était pas le moindre mérite de l'ouvrage de Claval (et d'ailleurs de toute la production de cet auteur), que d'élargir systématiquement les horizons de la géographie française.

* * *

Il faut signaler l'apport considérable de la recherche urbaine américaine. La meilleure approche possible, à un niveau plus élaboré et plus critique que les chapitres signalés de la Géographie économique d'Alexander ou de l'essai de Paul Claval, réside dans la lecture de l'étude de M. J. Dreyfus, ingénieur en chef des Ponts-et-Chaussées, présentée par les *Annales du C.R.E.D.O.C.*¹⁶ Intitulée « Recherche et aménagements urbains », elle se veut « réflexion critique sur les études d'aménagement urbain faites en France depuis quelques années et analyse de la recherche urbaine aux États-Unis ». Une première section rappelle quelques concepts de base et situe la recherche urbaine dans ses rapports avec la technique, l'esthétique, les sciences juridique et politique. En chemin, la notion de modèle, les problèmes de leur utilisation et de leur classification sont examinés. La deuxième section rappelle les lois du développement économique et social et étudie les rapports que ces lois entretiennent avec la problématique de la recherche urbaine. Dans une troisième section, l'auteur pose les problèmes du choix d'un parti d'aménagement.

La conclusion est symptomatique. Dans un monde où les aménagements urbains sont rendus nécessaires « par l'évolution rapide des techniques, de transport notamment, et par une accélération du développement économique et social, la nécessité de la recherche est évidente, et en particulier de la recherche appliquée, « saisissant, dans leur totalité, les phénomènes urbains ». Mais aussi bien l'auteur insiste sur le besoin de théories ou d'hypothèses pouvant fournir un « cadre conceptuel dans lequel situer et ordonner aussi bien les résultats que les programmes de la recherche appliquée. » L'auteur se méfie cependant, avec certains géographes américains d'ailleurs, des pseudo-théories « qui, à un moment donné, ont pu aider à dégager certains concepts mais qui, finalement, ont retardé la prise de conscience des vrais problèmes ». « Une tâche urgente est donc de chercher à établir des hypothèses et à les vérifier ; ces hypothèses, par ailleurs, doivent dans toute la mesure du possible s'appuyer sur l'observation et l'explication des comportements des différents groupes sociaux ou économiques intéressés ».

Dans ses deux pages de conclusion, Jacques Dreyfus enrichit considérablement, quoique indirectement, le débat sur les devenirs de la géographie. Il montre en effet que, pratiquement, l'objectif ci-dessus mentionné « suppose un équilibre permanent entre la réflexion et l'outil de plus en plus perfectionné que la statistique mathématique et l'ordinateur mettent à la disposition du chercheur. Pour progresser, en effet, on doit apprendre à quantifier ; sinon on restera

¹⁶ *Consommation*, dans *Annales du C.R.E.D.O.C.*, n° 1, 1966, 118 pages.

éternellement au stade des intuitions qualitatives. Mais il faut insister avec force sur le fait que cette quantification ne doit pas entraîner un appauvrissement de la réalité». Équilibre difficile ! «Le risque est immense, notamment, de sacrifier tout ce qui n'est pas immédiatement mesurable (nous ajouterons pour certains géographes, «tout ce qui n'est pas du domaine immédiat de l'observation), et ainsi de donner à des éléments souvent secondaires un poids considérable pour la seule raison que l'on sait les traduire en chiffres». Sachant les caractères spécifiques de sa méthode, le géographe pourrait être tenté de plastronner et se servir de cette remarque pour affirmer la supériorité de son «point de vue», de sa manière de voir les choses. Que celui qui n'a jamais péché dans le sens contraire, avec exactement les mêmes conséquences, jette la première pierre à l'économiste visé.

Une dernière conclusion enfin, exprimée dès la préface : «la recherche urbaine, pour être féconde et utile, doit combiner les différentes disciplines de la géographie, de la sociologie et de l'économie urbaines avec celles propres à l'ingénieur, à l'architecte, au juriste et au spécialiste de la science politique. C'est la condition d'une recherche saisissant, dans leur totalité, les phénomènes urbains».

Perspectives

On voit alors les perspectives qu'ouvre finalement cet effort de réflexion épistémologique.

Comme le soulignait en 1959 Georges Gusdorf à propos de l'ambiguïté des sciences de l'homme,¹⁷ «la difficulté essentielle tient ici au fait que l'élaboration de l'épistémologie ne peut pas précéder le développement des connaissances, mais accompagne leur acquisition. Il n'est pas possible de fixer à l'avance le cadre dans lequel la masse du savoir viendra se ranger». Les règles de la méthode se dégagent, au fur et à mesure, de l'expérience acquise.

L'expérience montre qu'une question fondamentale se pose aujourd'hui : le «phénomène restera-t-il «compris» par la géographie, ou bien réclamera-t-il, à notre niveau de connaissance, un dépassement dialectique des insuffisances de nos différentes disciplines, un ajustement des méthodes de la recherche, qu'elle soit fondamentale ou appliquée, à la dynamique complexité des phénomènes ? Première étape, le fait régional réclamera-t-il une science régionale, le fait urbain, une science de l'urbain, débordant largement l'urbanisme tel qu'actuellement compris ? Ou, encore, verrons-nous naître «cette science de l'homme» dont parle Georges Gusdorf, science globale, au sein de laquelle les différentes disciplines trouveraient, dans un nouvel esprit épistémologique, un renouvellement de ses significations » ? (*op. cit.*)

Pourquoi, en effet, vouloir à tout prix enfermer les phénomènes dans notre construction mentale, leur assigner des limites qui dépendent de notre «système» ? Les phénomènes s'en moquent bien. Si l'actuelle épistémologie des sciences se révèle insuffisante ou brusquement inadaptée à l'évolution des structures du monde moderne, ne renions pas dans la pratique ce qui faisait le fondement théorique, la force pratique de notre point de vue. Si l'esprit de synthèse est accroché au seul binôme «homme-milieu», il est dénaturé. On a brusquement découvert que d'autres partenaires sont entrés dans le débat. Une fois abandonnée la prétention à «couvrir» toutes les sciences humaines et reconnue l'évidence que «la réalité que toutes ces sciences étudient est la même : la condition humaine, considérée sous un éclairage particulier et construite dans un objet

¹⁷ GUSDORF, Georges, *Sur l'ambiguïté des sciences de l'homme*, dans *Revue Diogène*, n° 26, 1959, pp. 57-81.

particulier par une méthode spécifique », ¹⁸ la recherche géographique, à sa place, peut préserver son unité, et continuer de démontrer son utilité pratique. A certaines conditions toutefois :

— à condition que les géographes soient assez raisonnables pour admettre qu'à l'heure actuelle, du moins au niveau supérieur, c'est l'Institut de géographie, ou l'équipe, qui est la garantie de l'unité, et certainement pas le cerveau d'un individu. De là la nécessité de repenser le travail d'équipe et non seulement au niveau de la collaboration avec les chercheurs des disciplines auxiliaires.

— à condition que les spécialistes de la géographie « naturelle » qui veulent bien demeurer des géographes tendent la main, en quelque sorte, à leurs collègues de géographie humaine. C'est-à-dire — sans pour autant rien sacrifier dans leurs analyses de ce qui est indispensable à « la construction d'une explication du paysage géographique », ou ce qui pourrait l'être (car comment rejeter a priori ce que l'on ne connaît pas encore ?) — qu'ils travaillent pour une large mesure dans la perspective de l'utilisation de leurs travaux pour des préoccupations qui les dépasseront, mais ne sauraient en faire abstraction. Loin d'être amputée, la géographie physique, étape de la géographie tout court, en serait renouvelée et enrichie. Le problème d'éclatement s'estomperait.

— on a vu que c'est au niveau de l'ensemble des sciences humaines que devraient se poser les problèmes de l'action, et que le rôle du chercheur n'apparaît pas tant dans l'application elle-même que dans la préparation de celle-ci. Mais la recherche géographique même d'inspiration traditionnelle n'a pas à craindre le divorce avec la vie, à condition, comme le dit P. George, d'être plus « tournée vers un inventaire des devenirs que vers un recours au passé pour expliquer le présent ». Elle doit cependant, tout en restant libre elle-même de toute « compromission » utilitaire, garder constamment à l'esprit les préoccupations de ceux qui sont engagés dans l'action. Ainsi conçue, la géographie sera utilisée par les responsables de l'action pour situer des décisions et en assurer l'efficacité.

— et si la recherche devient opérationnelle, pourquoi ne serait-elle pas fécondée par la recherche scientifique enrichie et rendue plus rigoureuse par les résultats de tests expérimentaux ? Qu'on appelle cependant les choses par leur nom. Et surtout, qu'on se donne enfin, et qu'on donne à nos étudiants, les moyens de notre politique. Il ne faut pas se gargariser de mots : parler de recherche opérationnelle et de recherche prospective devrait conduire immédiatement les géographes à ouvrir et mener à bien, avec des conclusions pratiques, dans les plus brefs délais, un autre débat, celui de la nécessaire réorganisation de la formation du géographe.

* * *

On verra alors à l'expérience que ce sentiment de malaise est crise passagère, fièvre de croissance, tout particulièrement ressentie au moment où s'affinent les techniques d'analyse, où s'introduisent dans le langage de la recherche l'expression mathématique et la notion de modèle, au moment où les sollicitations pratiques se multiplient, en vertu de la multiplication des problèmes de l'homme et des sociétés modernes. Nous voulons croire ce mal passager, tenant essentiellement à une relative inadaptation actuelle de la formation du géographe qui découvre soudain, face à « l'évolution inéluctable des sciences qui implique un raffinement rapidement croissant des méthodes d'analyse » (J. Tricart), son besoin de techniques complémentaires. D'une façon générale, il ne les possède pas ; s'il les possède — au prix de quel effort parallèle —, il doit encore les « assimiler dans un certain ensemble méthodologique » (J. Tricart), qui lui est

¹⁸ GURVITCH, Georges, *Réflexions sur les rapports entre philosophie et sociologie*, dans *Cahiers internationaux de sociologie*, XXII, 1957, p. 10 (cité par GUSDORF, *op. cit.*)

propre. C'est donc bien au niveau de la formation que se situe le problème majeur. Tous les auteurs en ont fait la remarque. Que le débat s'engage donc rapidement et sérieusement, mais sereinement, sur ce problème. Après les examens de conscience épistémologiques, soyons pratiques.

Jean-Bernard RACINE,
département de géographie,
université de Sherbrooke.

Un village de villégiature dans les Cantons de l'Est : North-Hatley ¹

Le village de North-Hatley est situé à une dizaine de milles au sud-ouest de Sherbrooke, dans les Cantons de l'Est, sur la bordure nord du lac Massawipi à l'endroit précis où celui-ci se déverse dans la rivière du même nom. Quelle que soit la direction d'où l'on arrive, on est immédiatement frappé par la beauté et l'harmonie du site. Tout l'attrait de celui-ci est en grande partie dû aux deux berges dissymétriques enserrant une étendue d'eau qui se termine en pointe vers le nord-est. Au nord-nord-ouest les habitations s'étagent au flanc d'un escarpement de faille assez raide (entre 15 et 20 degrés) qui domine le lac de plus de 400 pieds. La rive sud-est, au contraire, ne domine le lac que d'une centaine de pieds, avec des pentes ne dépassant pas six degrés. Au nord-est, deux rues du village suivent le cours ombragé de la rivière Massawipi sur une distance inférieure à un mille (figure 1).

Ce qui frappe ensuite, c'est l'abondance d'habitations vastes et luxueuses que l'on ne s'attend guère à trouver ordinairement dans un petit village. En observant les bords du lac, on remarque aussi une quantité de petits quais auxquels s'adossent souvent des cabanes servant de remises à bateaux. De toute évidence, on est là en présence d'un village dont les fonctions ne ressemblent pas du tout à celles de la plupart des villages ruraux du Québec. North-Hatley est en effet un centre de villégiature qui se vide partiellement à la fin de l'automne pour reprendre vie au début de la belle saison. Mais avant d'étudier plus profondément les caractéristiques de cette agglomération, essayons de remonter aux origines de son développement.

A. LES ORIGINES DU VILLAGE — SON ÉVOLUTION ²

1. Reconstitution historique

Pour retracer les origines de North-Hatley, il est nécessaire de se référer aux débuts de la colonisation des Cantons de l'Est par les Loyalistes venus de la

¹ L'essentiel de cette note est le résultat d'une recherche effectuée à North-Hatley dans le cadre du stage d'automne de l'I.G.U.L. qui s'est tenu du 12 au 19 septembre 1966 sur les bords du lac Massawipi. Les trois cartes présentées ont été bâties à partir des résultats d'une enquête par questionnaire, menée dans toutes les maisons du village par les étudiants de deuxième et troisième année de l'I.G.U.L. C'est donc le fruit de leurs travaux que nous présentons en même temps ici. Nous avons aussi bénéficié des informations orales de MM. P. Cazalis et R. Shuterland, respectivement professeurs aux universités Laval et de Sherbrooke.

² Deux ouvrages nous ont servi pour étudier l'histoire de North-Hatley : BRENT, Hally C., *The North-Hatley Story*, 1961 ; HUBBARD, B. F., *Forests and Clearings. The History of Standstead County*, J. Lovell, Montréal, 1874, 367 pages.